

Les beignets aux cerises de Jeanne

- Mais si, Bahia, ma chérie, cette combinaison te va à ravir !

Engoncée au niveau de la poitrine, de la taille, des hanches et des cuisses, je me résous à aller chercher la taille 44. Aller faire les magasins dans les rues commerçantes de Boulogne-Sur-Mer est un plaisir que nous nous accordons de temps en temps avec ma tante. Nous adorons Wimereux, notre village natal mais une fois par mois, nous déambulons dans les boutiques pour finir inexorablement dans notre boulangerie fétiche où nous nous délectons de beignets à la crème accompagnés d'un bon café noir.

J'aime beaucoup ma tante Berthilde mais voyez-vous, j'écoute son avis d'une oreille un peu distraite, car enveloppée dans ses robes et ses foulards, elle traite d'anorexiques toutes les femmes pesant moins de quatre-vingt kilos. Elle arbore ses rondeurs. Elle les honore dit-elle en leur offrant les plats les plus savoureux et souvent les plus caloriques.

Issue d'une famille de gourmandes, je ne déroge pas à la règle. Je me purlèche des savoureux plats en sauce de ma grand-mère Bernadette. Sa carbonnade flamande aux pruneaux et sa tarte au sucre sont redoutables. Lorsque ma mère, Bérangère m'a mise au monde, le 16 février 2002, toutes les femmes de la famille ont hurlé de joie. Mardi Gras. Date officielle des beignets. Ils nous rendent folles.

Nous vouons un culte secret à cette pâtisserie. Tous nos prénoms commencent par la lettre B en référence à notre Dieu, ce mets sucré dont nous raffolons. Dans notre cuisine, au-dessus du confiturier, le portrait de Victor jouxte celui de mon arrière-arrière grand-mère, Jeanne, à l'origine de cette passion dévorante.

Jeanne et Jean eurent deux enfants : Victor, en 1918 et Lucienne, en 1921. Deux beaux enfants joufflus qui se régalaient des crêpes, des croustillons et des tartes de leur maman. Près du prunier, trônait un beau cerisier qui, à l'époque venue, croulait sous les fruits. Aux beaux jours, toute la petite famille passait de longues heures au jardin. A cueillir la cerise la plus rouge, la plus belle. A la croquer à pleines dents.

Ils jouaient ensuite au concours de celui qui crache le noyau le plus loin possible. Tout en racontant des blagues pour distraire le concurrent. Jeanne poursuivait ces moments heureux en faisant des confitures, elle cuisinait aussi des beignets de cerises qui faisaient le bonheur de ses enfants.

Puis le 1er septembre 1942 arriva. Victor, 21 ans, en pleine fleur de l'âge fut réquisitionné pour aller en Allemagne en tant que travailleur du STO, dans l'enfer d'une usine de munitions en Allemagne. Il parvint à s'en échapper le 2 février 1943 et devint « maquisard » lorsqu'il revint en France. Son père, qui était boulanger, continuait son travail la boule au ventre. Jeanne et Jean ont reçu en tout et pour tout quatre lettres de lui. A partir de la date de son départ, Jeanne se rongea les sangs, elle perdit rapidement beaucoup de poids. Sa fille, Lucienne, qui se destinait à la couture, pensait à son frère de façon obsédante aussi. Tous évitaient de trop aborder le sujet afin de ne pas nourrir leur inquiétude. Par pudeur aussi. Une photographie de Victor, digne dans son uniforme, était dans la cuisine et on demandait à tous les dieux que son prénom lui porte chance.

Malheureusement, un télégramme leur parvint le 18 décembre 1943 leur annonçant qu'il avait été fusillé par les allemands après avoir été arrêté dans un petit village du Pas-de-Calais. Il fut un résistant actif, vigoureux, déterminé. Dès lors, plus aucun Noël n'eut de saveur. Jeanne revêtit sa tenue de deuil qu'elle ne quitta pas durant plusieurs années. Son chagrin fut si immense qu'elle en perdit le goût de manger et plus largement de vivre. Lucienne se remit à mijoter de bons petits plats après la guerre, Jean leur ramenait des douceurs sucrées que Jeanne se contentait de regarder d'un oeil lointain, absent.

Le cerisier continuait à donner ses fruits qu'on distribuait aux voisins car le parfum des beignets à la cerise avait disparu de la maison. Lucienne et Jean étaient impuissants face à l'humeur toujours plus sombre de Jeanne. Son état s'aggrava tant qu'elle dut être hospitalisée dans une maison de repos durant une longue période. Là, elle rencontra une autre mère en deuil, Marie. Toutes deux partageaient de longs moments en évoquant les meilleurs moments de l'enfance de leur progéniture. L'éclat de leurs regards à la vue des crêpes. Cette façon de vouloir ajouter toujours plus de sucre. Jusqu'à parfois, faire tomber la sucrière.

La perte des premières dents de lait. Les sourires édentés. Les genoux écorchés après les heures de jeu dehors. Avec d'autres cow-boys. Le cadeau de la première fête des mères. Une petite main dans de la pâte à sel. Le premier :

- Je t'aime, Maman chuchoté à l'oreille.

Les traces malhabiles sur les cahiers. La tâche d'encre sur le gilet sans manches tricoté main. Les airs de gangster que Victor prenait en regardant son père. Ses sauts de joie en voyant Pépère arriver, le nouveau chien de la famille. Les longues heures à le dresser dehors et à rester allongé contre lui le soir. Le repas du jeudi, qu'il dévorait. Composé de tranches de rosette très fines en entrée, d'un steak accompagné de pommes de terre sautées en plat de résistance, d'un éclair au chocolat, en dessert. Ses manies de claquer la porte en arrivant, de laisser traîner ses chaussettes sales. Son premier Borsalino. La chemise trempée au retour du bal du petit village voisin. Jusqu'au jour redouté de son départ où elle avait eu un mauvais pressentiment. L'annonce de sa mort. Le temps qui s'arrête. Ployer sous le poids du chagrin. Perdre le goût de vivre. S'installer dans cette non-vie en attendant d'aller le rejoindre. La construction malgré soi d'une forteresse qui nous coupe des autres. Chaque mère endeuillée s'enferme dans son château de tristesse, désarmée, comme des milliers d'autres femmes, isolées, ignorées des instigateurs de cette maudite guerre.

Les tasses de thé défilaient. Les heures aussi. Un jour, elles eurent la permission d'aller dans le village proche de la clinique et découvrirent une boulangerie proposant des beignets. Toutes deux eurent les larmes aux yeux en croquant timidement la première bouchée. Lorsqu'elles demandèrent à aller en chercher tous les jours, leur psychiatre décida qu'elles étaient prêtes à sortir de l'établissement.

Dire que le retour à la maison fut facile n'est pas l'expression la plus juste. Jeanne passa de longues heures dans la chambre de Victor, assise sur son lit. Puis, le printemps arriva. Un jour, sans tambour ni trompette, elle refit des beignets à la cerise. Elle en déposa quelques-uns dans une assiette de porcelaine qu'elle plaça sous son portrait.

Elle se mit alors à varier les plaisirs. Beignets aux pommes. Beignets nature. Beignets au Maroilles et à la bière. Elle commença à retrouver ses formes pour la plus grande joie de Lucienne et de Jean.

Peu de temps après, mon arrière-grand-mère Lucienne mit au monde ma grand-mère, Bernadette. Qui donna naissance en 1970 ma mère Bérangère puis Berthilde, deux ans plus tard. En 1995, ma mère s'amouracha d'un beau joueur de guitare brésilien, Benevenuto dont elle eut deux filles, Bahia, moi-même et ma sœur, Brunella.

Boulangère-pâtissière de formation, je concocte avec grand plaisir de nouvelles recettes de beignets. Aux fleurs de violette, de sureau, de lys, de fleur d'acacia. Au caramel onctueux, à la pâte à tartiner au gianduja. Je baigne dans le monde du beignet au point de m'auto-définir pompeusement « beignetologue ». Pour parfaire ma formation autodidacte, je me dois de faire un Tour de France afin d'en découvrir toutes les variétés. Les yeux fermés, nous dégustons notre beignet à la crème, Berthilde et moi.

- Tu veux commencer par les fantaisies de Bourgogne ou par les frivoles de Champagne ? me demande-t'elle, émoustillée par les bouchées moelleuses.

- Par les bougnettes du Pays Catalan, lui répondis-je en lui faisant un clin d'œil. Puis, je poursuivrai par les crottes d'âne du Vexin, les foutimassons du Poitou, les tourtisseries vendéens. Je testerai le beignet des halles de Limoges, un des monuments de la gastronomie locale. Et je continuerai ma course en goûtant aux croquignolles de Pithiviers, aux chichis fregi de Provence. Aux crouchettes des Landes, triangulaires. Je continuerai peut-être par le bambalouni tunisien, les bonbons-piments de l'île Maurice. Et par quelques « bolinhos de chuva » brésiliens, roulés dans le sucre et la cannelle...

1447 mots